

vacances ouvertes



Premières
vacances
entre jeunes

décembre 2000

Association loi 1901
agrée par le
Ministère de la
Jeunesse et des
Sports

Premières vacances entre jeunes

Etude exploratoire sur les vacances aidées par
des dispositifs-jeunesse

Bertrand DUBREUIL

Décembre 2000

**Les premières vacances autonomes
de jeunes aidés par des dispositifs-
jeunesse**

Décembre 2000

Sommaire

INTRODUCTION	_____	p. 3
LE GROUPE	_____	p. 5
Répartition par compétences	_____	p. 6
Aucune appréhension à déclarer	_____	p. 7
Improvisation et solidarité	_____	p. 9
Une convivialité qui se veut exceptionnelle	_____	p. 10
LA DISTINCTION	_____	p. 13
Conformité obligée au discours du projet	_____	p. 13
Stigmate	_____	p. 15
Partir dans un autre univers	_____	p. 17
Se distinguer	_____	p. 18
Des images positives	_____	p. 21
LE PASSAGE	_____	p. 23
Revendicatifs, dépendants... et pourtant autonomes	_____	p. 23
Une transmission de jeune à jeune	_____	p. 25
Etre capable de	_____	p. 26
Confiance parentale	_____	p. 28

Emancipation _____ p. 30

CONCLUSION _____ p. 35

ANNEXE

« *La jeunesse est toujours insolente, c'est son droit – une nécessité pour elle ; il lui faut s'affirmer, et toute affirmation de soi en ce monde de doutes est un défi, une insolence.* » Joseph Conrad, *Lord Jim*.

Comment se caractérisent les groupes de jeunes inscrits dans un dispositif municipal d'aide au départ autonome en vacances ? Comment s'organisent-ils ? Que vivent-ils durant leur séjour et quel sens lui donnent-ils à leur retour ? S'agit-il d'un pur moment de détente, d'une *vacance* nécessaire après l'année scolaire ou les premières expériences professionnelles, d'une rupture nécessaire avec le rythme des concentrations urbaines, d'une participation à la grande évasion estivale ? S'agit-il aussi d'un défi qu'ils se lancent, d'une liberté qu'ils prennent, d'une expérience du *vivre ensemble* qu'ils s'offrent avant d'intégrer les responsabilités et contraintes de l'âge adulte ou pour s'y préparer en les jouant au sein d'un groupe de pairs ? S'agit-il d'un événement identitaire dans un processus d'intégration¹ qui irait de l'identification à une génération jusqu'à la distinction d'une individualité qui tente de cerner ses contours ?

Autant de questions qui ont présidé à cette étude. Il ne s'agit pas ici d'apprécier la pertinence d'une hypothèse, mais de s'interroger sur des représentations, d'établir des liens, d'ouvrir des pistes.

Pour cela nous avons effectué des entretiens avec 41 jeunes de 16 à 25 ans² engagés dans un projet de départ autonome en vacances, représentant 14 groupes³ et au total 58 participants. Dans le cadre des ateliers de Vacances Ouvertes⁴, nous avons également interrogé 36 professionnels sur leurs observations des conduites des jeunes dans le cadre des dispositifs.⁵

Les propos tenus par les jeunes interrogés ne constituent évidemment qu'un aspect de la réalité. Il serait présomptueux d'imaginer qu'ils s'expriment *en toute sincérité* auprès des enquêteurs. Chacun d'entre nous joue des rôles divers en fonction des situations rencontrées. Les observations des professionnels au cours

¹ Il ne s'agit pas ici de l'intégration dans son acception spécifique aux populations d'origine étrangères, mais dans son acception sociologique, à savoir les mécanismes d'appartenance à un groupe humain qui partage des modes d'être ensemble et un système de références assurant sa cohésion sur le long terme.

² 3 de moins de 18 ans, 5 de 18 ans, 10 de 19 ans, 11 de 20 ans, 5 de 21 ans, 7 de plus de 21 ans. 37 garçons et 21 filles. Ces dernières sont ici légèrement sur-représentées puisqu'elles ne constituent qu'un tiers des participants effectifs aux dispositifs.

³ Répartis dans deux villes de la banlieue parisienne (Bobigny et Châtillon), deux villes appartenant à de grandes agglomérations (Villeneuve d'Ascq près de Lille et St Fons près de Lyon) et une ville de province de moyenne importance (Bourg en Bresse).

⁴ Les ateliers de Vacances Ouvertes sont des journées d'échange et d'analyse des pratiques rassemblant des professionnels responsables des dispositifs d'aide au départ autonome en vacances. Ces dispositifs y sont étudiés sous différents aspects : objectifs, modalités d'accompagnement à la préparation, critères d'attribution, publicité, etc.

⁵ On trouvera en annexe un certain nombre d'éléments méthodologiques sur les conditions de recueil de l'information.

des ateliers de Vacances Ouvertes confirment que les jeunes, non seulement se conforment aux rôles attendus, mais en plus se mettent en scène pour donner à voir d'eux-mêmes ce qui alimente leur construction identitaire. C'est peut-être d'ailleurs l'un des traits les plus frappants de cette enquête : la *vérité intérieure* des jeunes interrogés ne tient pas à l'objectivité de leur récit mais aux sincérités successives avec lesquelles ils le soutiennent⁶. Ils ne manquent pas d'authenticité en colorant diversement leurs évocations. Ils sont au contraire dans leur authenticité de jeunes, c'est à dire d'individus qui n'ont pas de place sociale arrêtée. Ils croient échapper aux normes et valeurs de leur famille, alors qu'elles accompagnent leurs révoltes et transparaissent dans la naïveté de leurs dénégations. Ils croient se référer exclusivement aux normes de leur groupe de pairs, appartenir à une génération, adopter ses modes, alors qu'ils laissent déjà percer une individualité qui se distingue. Ils se moquent des prudences et complications des adultes alors qu'ils aspirent à posséder les attributs, sinon de la réussite, au moins de la normalité sociale.

Rien d'étonnant donc à ce qu'ils se mettent en scène et que leur personnage change d'une situation à l'autre. Ils jouent leur entrée en société, tout comme l'enfant s'absorbe dans des jeux qui construisent la vie, c'est à dire de la façon la plus sérieuse qui soit, car il s'agit en définitive de travailler son rapport au monde, aux autres et à soi-même, d'expérimenter sa place et sa latitude d'action. Et ils jouent d'autant plus que la situation de vacances est expérimentale « *a priori sans conséquence déterminante pour l'avenir, sans enjeux en termes d'emploi, d'obtention d'un diplôme, d'engagement affectif. Elles constituent au sens premier du terme une vacance du processus social.* »⁷

Cette mise en scène qu'ils nous offrent interdit qu'on prenne leurs dires pour argent comptant. C'est une certaine image d'eux-mêmes qu'ils nous présentent, c'est à une mythification de leurs vacances que nous invite leur récit et, selon la position et les attentes de leurs interlocuteurs, ils peuvent varier de la conformité docile à l'originalité insolente.

Mais justement, leurs dires méritent qu'on les prenne très au sérieux car ils nous renseignent sur ce que représente cette événement pour eux.

On les déclina dans les pages suivantes sous trois idées force :

- le groupe,
- la distinction,
- le passage.

⁶ Comme le fait justement remarquer un professionnel : « *L'important dans ce que les jeunes racontent dans les quartiers, c'est la façon de le dire.* » C'est à dire les différentes tonalités employées : l'humour, l'exagération, la colère, le mépris, etc., qui leur servent en définitive à présenter une certaine image d'eux-mêmes.

⁷ Bertrand Dubreuil, *L'aventure est au coin de la plage ?*, Vacances Ouvertes, 2000.

Le groupe

**La force du
« On fait
cela
ensemble »
domine le
propos.**

Lors des entretiens, s'impose d'abord l'existence d'un groupe : on rencontre des jeunes qui font avant tout référence au fait qu'ils sont ensemble. Ils s'affirment comme un groupe de vie qui, au-delà des distinctions de points de vue, de personnalités, d'âges, d'origines, projette un moment privilégié ensemble. La force du « *On fait cela ensemble.* » domine le propos.

Les professionnels interrogés dans le cadre des ateliers de Vacances Ouvertes confirment cette observation, même s'ils nuancent la réalité de l'unanimité affichée. Pour autant, telle est l'image que les jeunes présentent de leur projet de vacances et, au retour, du vécu de leur séjour. Les deux exemples qui suivent en donnent quelque idée.

Des personnalités qui se distinguent autour d'un cri de ralliement

François apparaît comme le grand organisateur. Mi moqueur, mi sérieux, il parle au nom de tous mais seulement au creux des dialogues qui s'interrompent sur des vanes d'évidente connivence. Benjamin, cheveux longs, s'affirme tranquillement dans ses différences musicales et son goût pour la nature, tandis que Patrick semble s'y accorder tout en affirmant sa solidarité avec d'autres jeunes de la cité dont il se distingue pourtant par son mode de vie. Sébastien joue au play boy un peu irresponsable en matière d'organisation, bien décidé à rencontrer des filles sur la plage pendant que les autres découvriront l'arrière pays. Quant à David, l'air *sérieux dans les études* n'empêche pas l'ironie au bord des lèvres : j'en dis peu mais j'en fais autant que les copains. Tout semble les distinguer et pourtant, au long de l'entretien, ils affecteront une légèreté unanime pour les questions d'organisation et joueront devant l'enquêteur une partition pétillante de connivences ironiques, l'air de dire qu'ils ont créé un monde à part, avec le dédain de ceux qu'unissent les mêmes délires. Leur cri de ralliement : cinq numéros de portables, qu'ils connaissent par cœur et proclameront en final d'un même mouvement.

Huit filles qui veulent consacrer une longue histoire de voisinage

« On habite la même tour et on se connaît depuis la petite enfance, même avant la maternelle. On a tout fait ensemble. On se voit les unes les autres dans tous les sens. » Le groupe est composé de sœurs, de cousines et d'amies. Le réseau relationnel au sein du groupe est présenté, avec force exemples, sur le mode de la redondance : lien de familles et d'amitié serrent les interactions respectives. *« On fait des anniversaires ensemble, on passe des week-ends les unes chez les autres. Ca se monte de bric et de broc... Comme certaines ne travaillent pas, on met l'argent ensemble. Il n'y a pas d'inégalité entre nous. Pour les activités, on fera des choses ensemble mais aussi par petits groupes. On aime être ensemble mais chacun doit faire ce qui lui plaît vraiment. »*

RÉPARTITION PAR COMPÉTENCES

Le terme de groupe paraît faible au regard du système qui caractérise ce temps vécu ensemble, tendu vers une réussite collective.

Cette image d'un groupe doté d'une forte cohésion, les jeunes s'en donnent les moyens. Le terme de groupe paraît d'ailleurs faible au regard du système interactif qui caractérise l'organisation de ce temps vécu ensemble, tendu vers une réussite collective. Il y a quelque chose de l'ordre de l'équipe dans cette mutualisation des compétences respectives.

Lors de l'entretien, l'un des jeunes se dégage comme le porte-parole, le représentant d'une pensée unitaire, et son propos est généralement approuvé par les autres, voire conforté, quelquefois nuancé mais à la façon de variantes au sein d'un même registre. Dans certains cas, ce personnage apparaît à l'initiative du projet, reconnu pour ses capacités d'organisation et les moyens matériels qu'il fournit, comme dans le dialogue suivant.

« - Ma sœur et moi, on a de la famille à Marseille, j'y suis déjà allée. Alors on s'est dit pourquoi pas. »

- Elle nous a dit que c'était bien.
- Quand ma mère m'a dit que je pouvais partir seule, j'en ai parlé aux autres et elles ont accepté. J'ai cherché un appartement dans les journaux. Quand j'ai trouvé, j'ai contacté le propriétaire et je suis allée voir Fatima.
- Moi j'étais d'accord.
- Et j'ai une voiture. Donc pas de problème. A quatre ça revient moins cher. »

Les jeunes se répartiraient alors la responsabilité d'assumer, au nom du groupe, les situations rencontrées en fonction de leurs compétences respectives

Dans d'autres cas, les responsabilités sont plus également réparties, le porte-parole apparent du groupe n'étant pas nécessairement l'organisateur ou l'animateur des relations internes au groupe, situation que les professionnels estiment la plus fréquente. Les jeunes se répartiraient alors la responsabilité d'assumer, au nom du groupe, les situations rencontrées en fonction de leurs compétences respectives. En tout état de cause, ils s'efforcent d'offrir une image homogène à l'interlocuteur extérieur, même s'ils prennent la précaution de préciser que chacun garde sa liberté en matière d'activité. « A la base on va faire chacun un peu ce qu'on veut. On essaiera de prendre au moins les repas ensemble. Essayer de vivre ensemble comme on a dit, vivre des activités ensemble. Mais si des personnes ne veulent pas faire la même chose, on est en vacances quand même ... » Et les tempéraments différents peuvent même être présentés comme une heureuse complémentarité, certains pondérant ceux qui peuvent se comporter avec une familiarité mal venue, tandis que les débrouillards compenseront la timidité maladroite d'autres. « Ca nous plaisait l'aventure à plusieurs. On était différents. Certains s'inquiétaient, d'autres voulaient plus s'amuser. Certains étaient plus raisonnables. D'autres voulaient y aller à fond. On empêchait que ça déborde. »

AUCUNE APPRÉHENSION A DÉCLARER

**Le
contraste
est flagrant
entre
l'inquié-
tude que
leur
supposent
les
profession-
nels et la
décontract-
ion que
manifes-
tent les
jeunes.**

Quelques confidences et sous-entendus, lors des entretiens postérieurs aux vacances, laissent entrevoir que ce bel équilibre n'est pas simple à préserver et que le séjour conduit parfois à distinguer les *vrais amis* de ceux avec lesquels on ne recommencera plus. Mais avant le départ, le groupe concentre les investissements individuels pour la sécurité qu'il offre. D'autres observations effectuées dans le cadre de Vacances Ouvertes laissent en effet à penser que les jeunes expriment plus d'inquiétude lorsqu'ils envisagent individuellement le départ. Le contraste est ici flagrant entre l'inquiétude que leur supposent les professionnels qui les côtoient, et la décontraction qu'ils manifestent quant à eux devant les nécessités organisationnelles d'un départ en vacances.⁸ Au cours des entretiens, nos tentatives de débusquer certaines appréhensions se sont vu opposées des dénégations liées à l'appartenance au groupe. Par exemple : « *Je n'y aurais pas été tout seul car c'est l'aventure. Se perdre à quatre, c'est mieux.* » ou « *Quand on part à cinq comme ça, il n'y a pas de problèmes tant qu'on se connaît.* »

**« L'année
dernière,
c'était le
brouillon »**

Sans doute, dans cette décontraction, y a-t-il une part d'ignorance de ce qui les attend et cette difficulté à relier des conseils aux situations dont on ne peut cerner les contours concrets à l'avance. La préparation du séjour constitue avant tout pour les jeunes une série de contraintes autour des démarches à effectuer, des dossiers à remplir, des incertitudes quant à l'hébergement et au transport. Ils conviennent de ces nécessités mais en réalité ils sont déjà dans le plaisir escompté de leur rêve. « *On verra. Je ne me sens pas de me dire des mois à l'avance : on fait ça et ça. On ne se prend pas trop la tête là dessus.* » « *Un mois avant le départ j'avais hâte de partir. C'est vrai qu'il peut toujours arriver des galères mais on n'y pense pas avant de partir.* ». Et même, s'ils assurent lors d'un second départ qu'ils vont mieux s'y prendre que précédemment, c'est encore avec une décontraction ironique. « *L'année dernière, on était parti en oubliant plein de choses. On a mangé beaucoup de pâtes. Cette année, on va mettre les choses au clair dès le début. L'année dernière, c'était le brouillon... Mais faut pas trop réfléchir. On y va sur un coup de tête. C'est plus pétillant.* »

⁸ Faut-il aussi se ranger à l'hypothèse émise par certains professionnels que les plus inquiets renoncent à partir et que nous ne les avons donc pas rencontrés ?

⁹ A quoi tient cette idée que les jeunes de milieux populaires se projettent moins dans temps que les autres jeunes ! Leur manqueraient-ils certaines capacités intellectuelles ?

La remarque d'un professionnel ramène à sa juste mesure les difficultés d'organisation financière qu'on suppose aux jeunes bénéficiaires d'une aide au départ : « *Ils calculent, ils savent ce que c'est l'argent. Ils le vivent suffisamment dans leur famille.* »

Ils sont occupés par leurs études ou un travail, avec des horaires qui ne s'accordent pas toujours pour se rencontrer.

Les professionnels soulignent que les jeunes tendent à se mobiliser au dernier moment : « *Ils se réveillent seulement quand il commence à faire chaud dans le quartier, qu'ils voient partir les autres.* » Et un certain nombre de jeunes tiennent en écho le même propos.

L'observation ne semble pas liée au fait que le dispositif fonctionne depuis plusieurs années et soit donc *a priori* connu des jeunes. On notera cependant que les professionnels ne se mobilisent pas non plus sur le départ en vacances plusieurs mois à l'avance car ils doivent assurer le fonctionnement d'autres activités. Et le comportement des jeunes interrogés ne diffère pas vraiment de celui des jeunes en général⁹ qui restent absorbés par d'autres préoccupations jusqu'à l'été, entre autres par leur scolarité. Nombre d'entre eux expliquent qu'ils disposent de peu de temps pour se retrouver car ils sont occupés par leurs études ou un travail, avec des horaires qui ne s'accordent pas toujours. Il n'est d'ailleurs pas certain que le comportement des jeunes diverge fondamentalement de celui des adultes. Hors la réservation d'un hébergement, est-ce que tout un chacun ne se mobilise pas pour ses vacances dans les jours précédant le départ ?

Pas inquiètes

Lorsque l'enquêteur questionne les jeunes filles sur la préparation, elles semblent s'en étonner, ne mentionnent que la recherche d'hébergement puis, après plusieurs relances, le transport. Quant aux activités, leurs informations proviennent du séjour antérieur d'une des participantes au même endroit et il apparaîtra qu'elles n'ont pas téléphoné à l'office de tourisme malgré leurs dires. Les questions sur les activités envisagées sont éludées ; « *Des visites, tout ça, quoi !* », « *Ce sera l'effet de surprise.* »

Elles n'expriment aucune appréhension et, quand on les interroge sur le côté *aventure* d'un départ en groupe de filles, elles répliquent que « *à quatre, on s'éclate plus.* »

Lorsqu'ils préparent leur projet de départ à l'avance¹⁰, les jeunes insistent sur le caractère fédérateur des démarches réalisées ensemble : « *C'est la première fois que chacun d'entre nous fait vraiment quelque chose soi-même ou avec d'autres personnes. Ca nous a appris des trucs sur le travail en équipe, à être solidaires.* » Ce n'est donc pas la dimension *prévisionnelle* qu'ils retiennent mais la dimension *solidaire*.

¹⁰ C'est à dire lorsqu'il s'agit d'une prestation délivrée contre un minimum de démarches et une définition relativement structurée en terme de projet.

Il n'est d'ailleurs pas rare de voir des membres du groupe qui, obligés quant à eux de renoncer au départ, continuent de participer à la préparation. De même que certains peuvent être associés en cours de route ou au dernier moment. Et l'inégalité de la participation à la préparation est également présentée comme une circonstance incidente.

IMPROVISATION ET SOLIDARITÉ

Ils en rajoutent dans leur capacité à assumer les questions matérielles sans complication inutile.

Quant à la façon dont la plupart décrivent ensuite leurs vacances, elle vient quasiment infirmer la nécessité de préparer le départ. Infirmer pour mettre en relief leurs capacités d'improvisation, leur ingéniosité et la solidarité interne au groupe à base de convivialité. Mise en scène interactive au cours des entretiens, à coup de plaisanteries, d'éclats de rire, de mimiques échangées, ils en rajoutent dans leur capacité à assumer les questions matérielles sans complication inutile. Sans les complications que semblent supposer les adultes : *on est une bande d'amis et tout se passe bien entre nous, c'est super.*

Les aspects financiers sont en particulier présentés sur le mode de la solidarité sans condition : les uns disposent-ils de revenus du travail et les autres non, ils mettent leurs apports respectifs en commun ; payent-ils à tour de rôle les courses ou l'essence, ils conservent les tickets et se remboursent mutuellement ; ne veulent-ils pas s'embarasser de comptes réguliers, ils payent chacun à leur tour et ajustent ensuite ; l'un d'entre eux a-t-il versée une caution qu'ils ne récupèrent pas à la suite d'un conflit avec le bailleur, ils partagent cette dépense supplémentaire. « *C'est Victor qui payait pour la voiture et l'autoroute. Ensuite on a fait quatre parts en rentrant. Farid a payé le camping et Mourad la nourriture. On gardait les tickets pour faire les comptes en rentrant. On avait décidé ça pour qu'il n'y ait pas d'embrouille. Quand on sortait en boîte, chacun payait avec sa carte. Ou alors y en avait un qui sortait sa carte et après on le remboursait. Mais on n'était pas à 50 francs près.* » A l'opposé du caractère improvisé des activités et, pour partie, de l'hébergement ou du transport (départ avec une première réservation puis recherche de lieu en lieu, solution de dernière minute pour le transport), la question financière semble faire l'objet d'une codification précise (ce qui ne veut pas dire complexe) pour préserver les bons rapports au sein du groupe. Mélange de réalisme et de générosité solidaire, les jeunes *comptent leurs dépenses et font des parts*, mais en même temps ils gomment les inégalités financières lorsqu'elles sont trop marquées et déclarent une souplesse (« *On n'est pas à 50 francs près.* ») qui manifeste une confiance mutuelle. On supposera, à

partir d'autres sources, que la question financière peut être l'occasion de tensions au sein du groupe. Mais c'est manifestement une image de rigueur et de solidarité qu'ils souhaitent offrir.

UNE CONVIVIALITÉ QUI SE VEUT EXCEPTIONNELLE

Un temps qui permet à chaque jeune d'évaluer ses capacités à tenir une place reconnue par ses pairs.

Quant à la vie de groupe, ils n'éluent pas les difficultés d'ajustement qu'elle comporte, mais l'écho reste largement positif. Peu d'entre eux (en général, seuls ceux qui font référence à des vacances plus lointaines) avouent qu'en éclairant les caractères le séjour a distendu voire rompu certaines relations. Au contraire ! « *L'ambiance était super. Mieux que ce que je pensais. Avant je me demandais si Liazid aurait les mêmes habitudes, les mêmes délires. Je l'ai découvert. On est plus amis qu'avant.* » De façon générale, les jeunes déclarent avoir régulé les inévitables frictions de la vie commune. Ils tendent à mythifier le groupe, à s'accorder une faculté à vivre ensemble qu'auraient perdue les adultes en s'attachant à des détails qu'il faut balayer d'une générosité insouciant.

Vivre ensemble

C'est vrai que ça peut être un problème. Se voir de temps en temps le week-end et partir un mois ensemble, c'est pas pareil. Si les personnes ne se connaissent pas bien, ça peut mal se passer.

On n'a pas les mêmes habitudes. Au début chacun faisait sa bouffe et sa vaisselle. Et puis on s'est dit les choses : « *Le jus de fruit, c'est pas tout pour toi.* », « *Ferme la porte du frigidaire, t'es pas dans ton appartement.* » Et on a fait des tours de vaisselle et de cuisine.

On se connaissait sans plus, alors on s'est dit : il faut que ça se passe bien. Et on s'est fixé ça : si tu le ressens, tu le dis. Par exemple les petites choses comme : « *Tu as pris ma place.* » ou « *J'ai payé ça.* »

La dimension épique répond à la nécessité de penser que le rêve formé s'est réalisé à la mesure du délire qui l'a conçu.

Mais est-on si éloigné du récit de vacances ordinaire ? Par définition les vacances constituent un temps de convivialité réussie. Seul les conditions atmosphériques, l'accueil reçu, le cadre local, peuvent les avoir gâchées. L'échec relationnel est inavouable. Au-delà de la solidarité de groupe que le jeune ne peut trahir sans renoncer à sa chaleur, à sa fonction identificatoire, au sentiment d'appartenir à un réseau relationnel électif, ce temps de vie ensemble lui permet d'évaluer ses capacités à tenir une place reconnue par ses pairs, à entrer en relation, à être apprécié, à négocier des compromis. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'on décèle si peu de réserve au retour, même si quelques sous-entendus, quelques dérobadés laissent deviner une réalité plus partagée.

C'est qu'il faut distinguer, comme on l'a énoncé, le vécu des vacances en lui-même et le *récit de vacances*, sa fonction de valorisation sociale. Certains entretiens de retour se caractérisent par leur tonicité, la volonté évidente de présenter le séjour comme une réussite totale. Plus encore sans doute que la conformité à l'image de vacances réussies, la dimension épique (au-delà des épreuves, le plaisir) répond à la nécessité de penser que le rêve formé s'est réalisé à la mesure du *délire* qui l'a conçu.

Les termes de s'éclater, s'amuser, se libérer, dominent le propos. « *On voulait partir avec des copains. Fallait rigoler, s'énerver, se noyer.* » « *On a déliré pendant un cours. C'était complètement utopique. Ça faisait du bien de rêver.* » Et le meilleur souvenir, c'est en général : « *Au départ, quand on était dans le train.* » ou « *Sur la route du départ. On avait tout devant nous.* » Et le plus mauvais devient évidemment : « *Au moment de rentrer. On voudrait pas.* » Ou alors il n'y a qu'un bon souvenir et rien d'autre : « *Chaque jour était un jour nouveau. On ne savait pas ce qui allait arriver. Et on faisait des rencontres.* »

Car évidemment, les vacances c'est aussi susciter des rencontres « *Il faut aller au contact. Voir d'autres jeunes. Dans ma ville, je ne le ferai pas. C'est un autre état d'esprit. Les vacances, on se sent différent pour rencontrer des filles.* » Ce n'est d'ailleurs pas la préoccupation des seuls garçons. Les filles, en particulier d'origine maghrébine, expriment de façon pudique ou détournée que ce séjour est l'occasion de mesurer si elles sont l'objet de sollicitations séductrices, qu'elles repousseront ou, si elles pensent avoir poussé le jeu un peu loin, qu'elles regretteront, manifestement ambivalentes entre cette envie d'être libre que

Les vacances sont évoquées comme le temps d'une sociabilité intensifiée.

concrétise leur départ autonome et la force de l'interdit. De façon unanime, les vacances sont évoquées comme le temps d'une sociabilité intensifiée. Boîtes de nuit et cafés constituent des lieux privilégiés de rencontre, tandis que soirées dans les rues ou sur la plage, événements festifs tels que le 14 juillet ou les ferias des villes du Sud, offrent des temps de convivialité intense. Les jeunes soulignent souvent qu'ils ont été heureusement surpris par des manifestations amicales, des entrées en relations spontanées, non seulement venant de pairs, mais aussi de personnes appartenant à d'autres classes d'âge. Comme on l'avait déjà observé au travers de l'analyse des Carnets Bons Plans¹¹, le *récit de vacances* se structure autour de moments d'extrême gaieté : des parties de rigolades, une activité sportive exceptionnelle, un événement insolite. Et plus encore que les événements rapportés, que les vacances en elles-mêmes, ce qui compte c'est l'image de soi qu'on en rapporte, l'image de soi qu'on met en scène au retour dans le quartier.

Le passage de la dépendance infantile à l'autonomie adulte s'effectue en deux étapes autour des notions d'identification, de distinction et d'intégration.

- *Identification – distinction* : rejetant l'identification parentale qui déterminait antérieurement sa représentation du monde, le jeune *s'identifie* à son groupe d'âge. Et c'est ce groupe d'âge (la jeunesse) qui *se distingue* du reste de la société dans ses pratiques socioculturelles.

- *Distinction – intégration*. La fin de l'adolescence, elle, est marquée par la perte d'influence progressive du groupe d'âge. Le jeune adulte *s'en distingue pour s'intégrer* au corps social comme individu doté d'une histoire personnelle, histoire qu'il a commencé d'écrire au sein de ce groupe d'âge.

Sous les apparences de l'appartenance proclamée à un groupe, c'est le deuxième temps de ce processus que jouent les jeunes dans le cadre des dispositifs de départ autonome en vacances. Le groupe est pour eux un espace de sécurité et de convivialité qui autorise des activités individuellement différenciées au sein de vacances prises ensemble.

¹¹ Document fourni par les jeunes qui bénéficient d'une aide au départ dans le cadre de l'opération *Sac à Dos* initiée par Vacances Ouvertes.

La distinction

Le départ autonome en vacances croise une *problématique de la distinction* chez les jeunes interrogés, qui sont, pour la plupart, domiciliés dans ce qu'on appelle des quartiers de banlieue. En partant en vacances, ils se démarquent du stigmate dont souffre le lieu de leur domiciliation.

CONFORMITÉ OBLIGÉE AU DISCOURS DU PROJET

Identifiés négativement au phénomène des banlieues, ils se trouvent projetés positivement sur le devant de la scène.

Dans certains dispositifs les jeunes doivent présenter un projet argumenté pour être aidés, dont l'essentiel tient à la justification d'un investissement dans une activité de découverte du milieu ou, plus globalement, dans une action qui confère aux vacances une valeur originale¹². Il ne s'agit pas de porter ici une appréciation sur le bien-fondé de cette exigence. Ce qui nous intéresse c'est la façon dont les jeunes se conforment (sincèrement ou non) aux attentes des adultes (déclarer un projet avec un objectif d'action) pour obtenir ce qu'ils désirent (partir en vacances). L'extrait d'entretien qui suit illustre de façon éloquente l'ambiguïté de leur position.

David : *On s'était dit qu'Argelès ça serait pas mal parce que c'est un endroit de jeunes. Après, je me suis renseigné à l'office de tourisme et on a présenté le projet en disant qu'on voulait visiter le Pic des Termes. C'est une montagne près d'Argelès.*

Enquêtrice : *Le vrai objectif c'était le Pic des termes ou c'était de passer des vacances tranquilles ?*

David : *C'était le Pic des Termes.*

Enquêtrice : *Mais vous disiez que ce qui vous attirait là bas c'était la présence de jeunes*

Nicolas : *Notre objectif, ce n'était pas d'aller au Pic des Termes et de repartir.*

Bastien : *C'était de passer des vacances en même temps.*

¹² Je ne développe pas ce que représente une *découverte du milieu* ou une *action originale*. Cela nécessiterait en effet une analyse poussée des dispositifs concernés. Pour l'essentiel, ce qui semble ici définir la notion de projet c'est le fait que le séjour ne soit pas justifié par le seul désir de partir en vacances (le fait que les vacances puissent être un but en soi) mais par la poursuite d'un but argumenté, sachant qu'un tel but renvoie à une appréciation des initiateurs du dispositif sur sa valeur et la démarche entreprise pour y parvenir.

David : *C'est l'animatrice du service jeunesse qui nous avait parlé du Pic des Termes. C'est comme ça qu'on a eu cette idée.*

Nicolas : *On ne voit pas ça tous les jours, quand on habite en banlieue.*

Au retour des vacances, les jeunes ont été invités à participer à une rencontre avec le maire en présence de la presse. Ils ont dû exposer le déroulement de leur projet, qui a fait l'objet de commentaires sur un mode bienveillant et de recommandations quelques peu *paternalistes*, ce qu'ils ne semblent pas avoir mal vécu.

Nicolas : *Ca nous a permis de nous faire connaître par rapport au maire et aux personnes qui ont participé à la mairie. Donc ça a servi à quelque chose.*

Enquêtrice : *Vous ne connaissiez pas les personnes qui étaient là ?*

Ahmed : *On les a déjà vu (dans des manifestations publiques) mais on n'a jamais l'occasion de parler avec eux.*

Enquêtrice : *Ca vous fait plaisir de les rencontrer ?*

Nicolas : *J'ai envie de dire que ça peut toujours servir de connaître le maire. Vous voyez ce que je veux dire ...*

Enquêtrice : *Eux aussi ça leur sert de montrer que dans leur ville il y a des jeunes dynamiques.*

Ahmed : *Oui, c'est dans les deux sens*

Nicolas : *Il va y avoir un article dans le journal et la possibilité de discuter avec d'autres personnes. Ca c'est important aussi. Sinon, on serait revenu et terminé !*

Identifiés négativement au phénomène des banlieues, ils se trouvent projetés positivement sur le devant de la scène.

En faisant l'objet d'une restitution médiatisée, les jeunes concernés n'ont pas le sentiment de servir l'image du dispositif au-delà de ce qu'ils pourraient souhaiter. Les commentaires dont ils font l'objet ne semblent pas les choquer. Ils considèrent en tirer quelques satisfactions : connaître le maire, être cité dans le journal, discuter avec les organisateurs du dispositif. Penser qu'ils puissent éprouver comme une atteinte à leur indépendance un discours moralisant qui, pour autant, susciterait peut-être leurs sarcasmes en d'autres circonstances, ce n'est pas penser *de leur point de vue*. Cela relève d'une représentation savante ou idéologique qui privilégie la dimension politique d'une telle médiatisation. Le rôle qu'empruntent ces jeunes tient à la position qu'ils occupent dans cette situation. De même qu'ils *en sont passés* par le Pic des Termes pour retrouver d'autres jeunes à Argelès, de même ils entrent dans le rôle de jeunes méritants et acteurs d'un projet municipal.

Ils n'agissent pas pour autant en mercenaires soumis à la contrepartie de leur rétribution. Ils ont contracté avec la ville et cela représente à leurs yeux une reconnaissance de leur existence de sujet social au-delà du stigmate de leur quartier de domiciliation. Et cette reconnaissance est authentifiée par la cérémonie du retour. Ignorés jusqu'alors (« *On n'a jamais l'occasion de parler avec eux.* »), identifiés négativement au phénomène des banlieues, ils se trouvent projetés positivement sur le devant de la scène. Ce n'est ni de docilité ni de duplicité dont ils font preuve : à partir du moment où ils s'inscrivent dans un dispositif, ils ne

peuvent en dénoncer les exigences sans *désaveu d'eux-mêmes*. Sans doute, pas tout à fait dupes du rôle qu'ils jouent, s'y moulent-ils dans leur propre intérêt. Mais sans doute aussi s'en imprègnent-ils au-delà de leurs intentions. Entrés dans le jeu, ils *sont pris au jeu*. Quoiqu'ils aient pu en penser avant et quoiqu'ils feront ensuite. Il n'y aura nulle contradiction de leur part à désertier le dispositif, à ne plus définir leurs vacances comme un *projet d'activité original* si l'année suivante ils disposent de revenus du travail qui leur permettent de s'en passer.

STIGMATE

La question des discriminations dont sont victimes les jeunes de banlieue à l'occasion des vacances tenait une place essentielle dans le propos des professionnels au sein des premières journées d'ateliers de Vacances Ouvertes. Or elle n'est pas revenue dans leur propos lors de la journée postérieure aux vacances. Leur appréhension était-elle retombée ? Les professionnels n'ont pas en tout cas signalé d'incidents à la mesure des craintes exprimées avant le départ. Et cette observation coïncide avec le fait que les jeunes interrogés ont mentionné peu de conduites discriminantes à leur égard.

Leur propos témoigne qu'ils sont conscients de tels discriminations mais sans les dramatiser :

- soit ils tentent de les expliquer par le comportement d'autres jeunes auxquels ils ne s'assimilent pas,
- soit ils les préviennent par des conduites d'évitement ou, rodés aux pratiques relationnelles en vigueur dans les interactions sociales, ils se comportent comme des vacanciers ordinaires *à qui on ne la fait pas*.

« On n'allait pas débarquer : c'est nous les jeunes de la cité »

Ce dernier cas de figure reste toutefois assez rare. Il est le fait de groupes qui comportent un ou plusieurs étudiants. D'une part ceux-ci disposent d'un statut valorisé (une réussite scolaire qui se traduit par la poursuite d'études socialement reconnues). D'autre part, immergés au long de l'année dans un milieu différent de celui du quartier d'origine, ils sont entrés en relation avec des membres d'autres couches sociales et ont développé des capacités d'adaptation relationnelle en expérimentant des situations diversifiées. Cela leur donne une assurance et une souplesse dans l'interaction qui les apparente aux comportements de jeunes adultes de couche moyenne. Ils savent se présenter sur un mode tranquille, sans exigences ni prévenances excessives, négocier en s'ajustant aux codes sociaux de leur interlocuteur, éventuellement établir un rapport de force à partir de ce qu'ils savent être leur droit. Ainsi en est-il, par exemple, de ces jeunes qui découvrent que l'appartement réservé ne correspond pas au descriptif. Un échange assez vif s'ensuit avec le propriétaire, qui fait mine de téléphoner à la police, mais sans les impressionner : *« On aurait pu le griller. Il devait faire ça au noir. »*

La discrimination ne s'exerce donc pas seulement à partir de l'apparence physique, du nom ou des présupposés liés au sexe (un groupe de filles se tient mieux qu'un groupe de garçons) ou à l'âge (les jeunes ne respectent pas les codes sociaux), mais également à partir de cette présentation de soi qui révèle l'appartenance à un milieu. Aussi les jeunes déclinent-ils des stratégies d'évitement telles que ne pas se présenter comme un groupe pour réserver un hébergement par téléphone mais plutôt comme un couple auquel viennent s'adjoindre un ou deux copains, ne pas donner le nom de la cité mais seulement celui, plus neutre, de sa rue, ne pas préciser qu'on part dans le cadre d'un dispositif (*« MJC, quartier, cité, service jeunesse, sont des mots qu'il vaut mieux éviter d'utiliser. »*), se présenter d'abord seul ou à deux pour une location de voiture ou à l'entrée d'un camping (*« On n'allait pas débarquer : c'est nous les jeunes de la cité. »*), etc. Mais ces précautions sont vaines s'ils ne sont pas rodés à l'interaction téléphonique ou en direct et à une certaine dissimulation. Ainsi que le décrit un professionnel à propos des entretiens téléphoniques : *« Le jeune a préparé sa demande, ce qu'il doit dire, ses questions. Ça va bien pendant quelques minutes. Mais d'un seul coup il se lâche, il dérape sur une information. C'est la faute. Et en face on a aussitôt un blocage. »*

Il s'agit de se distin-auer

Dernière caractéristique de cette discrimination, chez la plupart des jeunes elle n'entraîne pas l'expression d'une révolte mais plutôt quelque chose de l'ordre de : c'est comme ça de toutes les façons. Cette banalisation

***distin-guer
de l'image
qu'on
porte sur
eux.***

procède sans doute d'un souci de conformité aux normes en vigueur. Il s'agit de se distinguer de l'image qu'on porte sur eux. De même que ce sont toujours les jeunes du quartier d'à côté qui posent problèmes, de même les conduites discriminantes trouvent souvent une explication aux yeux des jeunes interrogés à partir du comportement d'autres jeunes, dont ils se démarquent. Le dialogue suivant en fournit une illustration.

Enquêtrice : *Et avec les commerçants, ça allait ?*

Ahmed : *Ils sont trop méfiants de nous. Dès qu'on rentre ils nous regardent. Dans un restaurant c'est : « Non, on ne sert plus. » Un soir on a mis une bonne heure pour en trouver un de libre.*

Enquêtrice : *Vous pensez que c'est parce que vous étiez cinq jeunes ?*

Ahmed : *On n'est pas naïf.*

Nicolas : *Les commerçants, directement c'est le vol, ça se voit, ils sont méfiants.*

Enquêtrice : *Pourquoi à votre avis ?*

Nicolas : *Ils ont du avoir des problèmes, c'est sûr.*

Ahmed : *A Argelès il y a le regroupement de tous les jeunes : Toulouse, Marseille, des jeunes de toute la France.*

Nicolas : *Ca ne peut pas se passer bien.*

PARTIR DANS UN AUTRE UNIVERS

***Partir, c'est
rompre avec
ce sentiment
d'être
assigné à
résidence
dans un
quartier de
banlieue et
peut-être
assigné à
un destin.***

Les jeunes semblent se concentrer sur certaines destinations : Valréas, Cap d'Agde, Port Barcarès, Argelès, Biarritz, etc. S'agit-il de lieux phares et pourquoi ? Il est certain que dans l'imaginaire des jeunes¹³ les vacances sont liées à la baignade et au soleil. En outre, la *destination prestige* (une station balnéaire relativement connue) offre sans doute la possibilité, au retour, de se faire valoir sur une *échelle de réputation* au sein du quartier, d'accéder au groupe envié de ceux qui y ont été, d'être de ceux qui *l'ont fait*. Le séjour constitue alors, au travers de son récit, un capital symbolique.

Pour autant, le choix de la destination n'obéit pas nécessairement à des images véhiculées par les média nationaux. C'est dans le quartier, par le bouche à

¹³ Des jeunes en général et pas seulement des jeunes de milieux populaires.

oreille¹⁴, que semblent se construire ces destinations. On se tromperait à imaginer que les jeunes fonctionnent au seul prestige de lieux mythifiés. Ils choisissent d'abord leur destination en fonction de vacances prises en familles, du séjour réalisé par un grand frère ou des copains, qui en ont rapportés des souvenirs et des informations pratiques. Ainsi par exemple, Montpellier est repéré pour sa vie estudiantine qui offre une ambiance conviviale. Ainsi des séjours accompagnés d'adolescents dans le Morvan ou les Cévennes se traduisent au cours des années suivantes par une série de départs autonomes au même endroit. Ainsi la vogue pour les séjours de neige dans une station se développe à partir de quelques séjours puis retombe après des expériences moins heureuses. La fluidité qu'on observe dans la fréquentation des lieux phares (une station sera surchargée une année puis sensiblement moins investie l'année suivante) correspond donc peut-être à des engouements puis des désaffections locales qui fonctionnent sur le mode de la rumeur.

Partir en vacances de façon autonome pour la première fois suppose qu'on s'assure de certains points d'appui.

Cette reprise par les jeunes de destinations localement familières n'a rien que de très normal. L'autonomie, c'est d'abord refaire seul ce qu'on a fait avec d'autres ou vu faire par d'autres, sans qu'il s'agisse pour autant de conformisme. Comme le soulignent d'ailleurs certains professionnels, une telle observation sur le choix des destinations vient rappeler que les dispositifs ne sont pas sans influence sur les conduites des jeunes et peuvent donc contribuer à les orienter en organisant des séjours sur des destinations moins connues initialement.

Si donc on part a priori dans un lieu familier du quartier, ce n'est surtout pas pour y retrouver... le quartier. Une des raisons avancées pour justifier le choix du lieu de vacances est évidemment d'y trouver une ambiance conviviale avec d'autres jeunes. Mais d'autres jeunes cela veut surtout dire des jeunes *autres* que sur le quartier et, plus largement, d'autres personnes, d'autres situations, une autre ambiance. C'est à dire d'y vivre autrement. Il y a chez les jeunes interrogés l'envie profonde d'une échappée du quotidien, d'être surpris, de s'offrir des perspectives. Partir, c'est rompre avec ce sentiment d'être assigné à résidence dans un quartier de banlieue et peut-être assigné à un destin. Le propos de Saïd est à cet égard particulièrement illustratif. Titulaire d'un BEP, il expose comme première raison de son séjour à Montpellier le fait que ce soit une ville... universitaire !

« C'est une ville où il y a autant d'étudiants que d'habitants. Il y a plein de choses à visiter, des monuments. C'est une ville universitaire. On en parle beaucoup entre nous. C'est une autre culture, plus libre. Un autre horizon... Moi, je n'ai jamais quitté ma ville. Ici il n'y a rien. D'habitude je pars en Tunisie, dans la famille. Là, je ne voulais pas aller au pays parce que c'est pour rencontrer des gens qu'on connaît déjà. A Montpellier on est libre de rencontrer d'autres jeunes. On voit autre chose. C'est une autre mentalité. »

¹⁴ Les professionnels confirment l'importance de ce canal informatif lorsqu'ils soulignent que c'est plus l'ancienneté du dispositif qui fait son succès que les campagnes publicitaires par tracts et affiches.

Une autre mentalité

Joan : On n'a pas trop été dépaysé parce qu'il y avait beaucoup de jeunes de Paris.

Enquêtrice : Mais c'est ce que vous cherchiez aussi en allant là bas ?

Joan : Oui, mais on voulait sortir de l'ambiance parisienne.

Enquêtrice : Vous vouliez rencontrer des jeunes mais pas de Paris ?

Joan : Non, pas forcément des jeunes... On est en vacances... C'est pas comme dans le métro où personne ne se regarde. On discute tout de suite.

Victor : C'est une autre mentalité. Il n'y a pas de racisme. On rencontrait facilement des personnes. Elles étaient ouvertes, souriantes. Le contact se faisait vite... Par exemple, en face de l'auberge de jeunesse, une dame nous a demandé : « Vous n'êtes pas d'ici ? » On a discuté, rigolé avec elle. Ce sont des choses simples mais qui touchent.

SE DISTINGUER

C'est donc le fait de s'offrir un autre univers qui domine et, sous jacent, celui d'affirmer une distinction avec l'image auquel on semble assigné au travers d'une domiciliation stigmatisée. Dans le cadre des ateliers de Vacances Ouvertes, les professionnels soulignent également cette volonté de se *détacher* de sous l'expression *Quitter le quartier* (*Quitter le béton*).

Certainement, la destination prestige constitue un capital symbolique à réinvestir dans le quartier pour être considéré dans ses relations aux autres. Mais être considéré au retour c'est justement se distinguer de sa condition d'origine en ayant vécu des vacances *normales*, à l'égal de tous. *Comme qui de droit*, pourrait-on dire.

Etre considéré au retour c'est justement se distinguer de sa condition d'origine en ayant vécu des vacances normales.

Rien d'étonnant donc à ce que les jeunes qui entrent dans un dispositif, non seulement ne soient pas gênés par une manifestation publique autour du bilan de l'opération, telle qu'on l'a évoquée plus haut, mais y voient en outre une forme de légitimation. Ce qui, de prime abord, semblerait relever de la sphère privée, à savoir le récit de ses vacances, les photos au travers desquelles on s'expose dans ses façons d'être singulières, est ici offert au regard public « *On s'est dit qu'on allait rapporter des photos pour faire une exposition. Et en même temps faire une séance vidéo sur le quartier.* » Il y a beaucoup de naïveté à penser que ses vacances puissent à être à ce point exceptionnelles qu'elles suscitent l'intérêt des autres habitants. Mais ce n'est pas sans rappeler les soirées amicales consacrées à la projection des films de vacances ou les échanges de photos qu'on observe dans les trains de banlieue au début septembre. Il s'agit d'authentifier la réalisation d'un moment exceptionnel, de le goûter une fois encore en imaginant le faire partager à d'autres.

« On a été dans un parc naturel et on a vu des paysages comme à la télé. »

On ne s'étonnera pas non plus de ce récit de vacances qui commence par la plus simple distinction pour s'achever en pleine médiatisation. La plus simple distinction, c'est très naïvement la découverte qu'en passant la frontière espagnole « *les plaques d'immatriculation sont différentes, la monnaie et les prix aussi. C'est pas en adéquation avec nous.* » L'autre distinction, dont on décide celle-là, c'est qu'on ne fait pas du tourisme moutonnier. « *Il n'y avait que des vacanciers. On a appris que le reste de l'année l'endroit était désert. Alors on a pris un peu de recul, on a été dans un parc naturel et on a vu des paysages comme à la télé.* » Comme à la télé ! Car en réalité, se distinguer de la cité, ce n'est pas seulement prendre des vacances à l'égal de tous, c'est encore mieux : rencontrer la réalité médiatique. « *On a été dans la ville de Lizarrizou. Les gens le connaissaient. Ils l'avaient connu quand il jouait avec les autres enfants. On a bien discuté avec eux. C'est un mec qui parle avec eux comme n'importe qui. Il n'a pas la grosse tête... Et après on a rencontré l'ETA ! On a vu des mecs arrêter une voiture sur le côté, mais nous on a continué sans comprendre. Et le lendemain on découvrait dans les journaux que c'était la voiture que l'ETA avait fait exploser.* »

« On vit avec eux, on est dans la même galère, mais on n'a pas les mêmes goûts. »

Cette distinction s'affirme dès avant le séjour. Lorsque les jeunes partent sur des destinations classiques, ils affirment en général que ce n'est pas pour se contenter de *faire de la plage* mais qu'ils visiteront l'arrière-pays et qu'ils y vont en réalité pour la petite ville voisine, sympa et tranquille, ou les criques sauvages à côté des grandes plages, dont leur ont parlé des connaissances. Ils s'affirment aussi différents des autres jeunes de leur ville de domiciliation. Pour un groupe de garçons par exemple : « *On n'a pas la même musique. On a un côté baba-cool, campagne. D'abord on veut quitter C. et la foule.* » Ou pour un groupe de filles : « *On veut rencontrer d'autres jeunes que ceux de banlieue. On louera des vélos pour aller dans l'arrière pays... On n'y va pas pour retrouver la banlieue. Les provinciaux sont plus sympas, plus chaleureux, plus vivants. On veut connaître d'autres mondes. Pas voir les mêmes têtes.* » Et encore, cette affirmation d'une échappée exceptionnelle. « *C'est la première fois que le quartier fait une sortie. C'est pas pour me vanter. Je leur ai dit : voulez-vous m'accompagner, bouger un peu. En été, ce quartier, c'est mort. Les autres sont partis au bled. Au lieu de se faire chier, on part.* » Déclaration d'exception que ce départ qui se distingue des vacances banales au bled.

Se distinguer du quartier, échapper à cette représentation qui assimile tous les jeunes de banlieue aux comportements décriés de certains.

On a précédemment évoqué la force du groupe. Ce n'est pas seulement son caractère identificatoire qu'il faut considérer (être comme ceux de sa génération), mais aussi, de façon apparemment paradoxale son caractère différenciateur, c'est à dire ce en quoi il permet de se distinguer du quartier, d'échapper à cette représentation qui assimile tous les jeunes de banlieue aux comportements décriés de certains : anomie, violence, échec scolaire, dégradation du bâti... Ce qu'affirment les groupes de jeunes qui partent en vacances, c'est qu'*ils ne sont pas ce à quoi les assigne l'opinion publique*, qu'ils se détachent de cette masse indistincte de révolte, de malheur et d'échec que leur renvoie quotidiennement le discours médiatique¹⁵. Ce qu'ils

¹⁵ Ce qui se traduit par une apparente contradiction, en réalité constituante d'une dialectique : « *On est dans la même galère* (que les autres jeunes de banlieue), *mais on n'a pas les mêmes goûts.* » Ils affirment leur lien avec la condition sociale des jeunes de banlieue, au risque sinon de renier

exposent c'est le choix de leurs relations au sein de niches de convivialité différenciatrices (« *On a tout fait ensemble depuis l'enfance. On se voit les unes les autres dans tous les sens... On a voulu partir en vacances, seulement ce groupe-là et pas d'autres.* »)

Le fait de se réclamer avec force d'un groupe, de ses habitudes et ses connivences, ne signifie d'ailleurs pas pour chaque jeune qu'il renonce à vivre son identité privée au cours de ces vacances. Le groupe est souvent présenté dans sa genèse, dans ce qui explique son existence, rarement pour ce qu'il va faire après le séjour (en quoi il va se poursuivre). Certains jeunes voient même dans ce séjour l'occasion ultime de se retrouver « *avant que la vie nous sépare* ». Comme on le verra plus loin, le groupe se définit donc comme transitoire. Nécessaire aujourd'hui pour la sécurité qu'il apporte dans une situation inconnue, en un lieu étranger et dont les pratiques sociales sont à apprivoiser. Nécessaire aussi en ce qu'il permet de revendiquer une identité différente de celle imprimée par la famille et le quartier, identité encore trop incertaine pour s'affirmer de façon individuelle.

DES IMAGES POSITIVES

« La terrasse de la maison sur laquelle on prend le petit déjeuner pieds nus »

Ce qui se joue dans ce processus identificatoire à un groupe restreint au sein de sa génération et différenciateur de sa condition sociale d'origine, c'est l'intégration à une société. C'est sans doute l'une des premières justifications des dispositifs d'aide aux départs autonomes en vacances. Le fait d'entrer dans l'un d'eux témoigne d'une démarche d'intégration des cadres sociaux par le jeune. Même s'il peut sembler *exploiter* le dispositif sans en manifester de gratitude, même s'il répond aux exigences imposées par nécessité plus que par adhésion, il entre dans une interaction avec les institutions sociales, s'inscrit dans leurs codes (la façon de formuler des objectifs, une motivation, un projet) et normes (l'exigence de justifier des dépenses, de présenter un bilan).

Lorsque des jeunes circulent dans le quartier le jour du départ avec la voiture qu'ils ont loué grâce à une aide financière, lorsqu'ils décrivent le « *super appartement, tout confort, bar américain* » qu'ils ont occupé une semaine ou « *la*

leur identité d'origine (c'est à dire de se dénier une identité), mais prétendent aussi posséder en eux les ressources qui permettent de s'en détacher comme des individualités singulières et libres de leur destinée.

terrasse de la maison sur laquelle on prend le petit déjeuner pieds nus », ce sont des images d'identification positive dont ils se sont emparé pour les opposer à celles ordinairement véhiculées *sur* le quartier et *dans* le quartier. Sur le quartier : les images d'un destin promis à la médiocrité, à l'anomie, au stigmate de l'origine ethnicisée. Dans le quartier : l'image du *business* qui permet d'accéder facilement aux biens de consommations les plus prestigieux (vêtements de marque, voiture de prestige). Même s'ils n'adhèrent pas à de tels images, même si leurs familles leur transmettent les valeurs du vivre ensemble, ils ont moins de raison d'adhérer au contrat social. Ils sont soumis à des pressions plus fortes que les jeunes de couche moyenne ou supérieure du fait de leur condition modeste et d'une série de discriminations consécutives à leur domiciliation et, pour certains, à leur origine étrangère.

**« Je rouille
pas dans le
quartier.
J'ai une
autre vie. »**

Certains professionnels parlent des assertions contradictoires qu'ils entendent dans les propos à l'emporte pièce des jeunes et qui pourraient se résumer ainsi : *rouler sans permis ou le passer avec le BAFA*¹⁶. Ceux qui restent sur le quartier en été sont des *galériens* ; partir c'est donc s'en distinguer. Bénéficier d'une aide au départ autonome, c'est montrer qu'on peut louer une voiture et partir en vacances dans un cadre légal, socialement reconnu, voire valorisé par une manifestation publique au retour. De même que se distinguer dans le sport de haute compétition, prendre des vacances dans une station balnéaire connue sur le quartier, c'est pouvoir opposer des images aussi fortes que celles du *business* ou de la consommation de produits toxiques. C'est : « *Je rouille pas dans le quartier. Je bouge, je suis dans le mouve. J'ai une autre vie que le quartier.* » en opposition à ceux qui « *tiennent le mur, tirent leur joint, brassent des affaires.* » Sans doute certains restent-ils ambivalents, naviguant entre deux références. Ainsi de ce jeune qu'interpelle un animateur devant ses copains sur un boulot dont il lui a parlé : la réponse immédiate est de désintérêt gêné. Ce qui ne l'empêche pas de rejoindre en booster la voiture de l'animateur deux rues plus loin pour savoir quand il peut passer chercher les coordonnées de l'embauche. Cette ambivalence n'est-ce pas justement le signe qu'ils sont en *attente d'intégration sociale* ? Et leur participation à un dispositif d'aide au départ autonome n'est-ce pas une inscription dans la citoyenneté ?

¹⁶ Brevet d'Aptitude aux Fonctions d'Animateur. Il ouvre à un emploi dans le cadre d'un Centre de Loisirs sans Hébergement, un camp ou une colonie de vacances. Un certain nombre de jeunes y obtiennent les premiers revenus qui leur permettent de passer le permis de conduire et d'acheter une voiture.

Le passage

Le départ en vacances autonomes participe, chez les jeunes concernés, d'un processus d'autonomisation et de maturation. Deux motivations complémentaires s'articulent à cette dominante

Un processus d'autonomisation.

Une forte densité relationnelle.

Un aboutissement plutôt qu'un basculement.

1) Ce processus se caractérise par une forte *densité relationnelle*. C'est à dire que, contrairement au discours sur la perte du lien social, ces jeunes parlent constamment de ce qui les lie aux autres : à leur parents, à leurs aînés et à leurs cadets, aux professionnels du dispositif, aux vacanciers de toutes générations.

2) Les vacances sont plus un aboutissement qu'un basculement. Sans doute y a-t-il *un avant et un après* ce premier séjour autonome, hors du regard parental et sans encadrement par des professionnels éducatifs. Sans doute l'événement gardera un goût de première fois (de première liberté intérieure). Sauf qu'il ne deviennent pas autonomes d'un coup. Ils le sont déjà¹⁷ lorsqu'ils décident de solliciter une aide pour partir. Le dispositif est pour eux une opportunité qui s'inscrit dans la continuité d'une série de démarches antérieures, d'étapes déjà franchies.

On trouvera ces éléments à des degrés divers dans les situations suivantes.

REVENDICATIFS, DÉPENDANTS... ET POURTANT AUTONOMES

Ainsi en est-il de ce discours qui balance constamment entre d'un côté la critique des adultes et de l'autre la reconnaissance des raisons qui expliqueraient leur attitude, d'un côté le cynisme dans l'utilisation des fonds municipaux et la revendication de moyens et de l'autre des propositions de bénévolat.

¹⁷ L'autonomie n'était pas tant conçue comme le fait de se débrouiller seul mais comme une posture qui consiste à considérer qu'on dispose des ressources personnelles de base pour aborder une situation, qu'on saura accéder aux supports correspondants et rechercher des aides éventuelles.

Michel : *Quand il pleut et que le stade est fermé, il y a seulement l'entrée des vestiaires qui est couverte. On se met là le soir. Il y a des habitants qui trouvent qu'on crée un peu de bruit. Alors ils envoient la police. Mais il faut reconnaître que la police, est sympa. Ils nous demandent seulement de bouger parce qu'on les a appelés.*

Sébastien : *Pour réserver, il faut dire qu'on travaille et qu'on est avec nos copines. Surtout pas dire qu'on est un groupe de jeunes et qu'on vient avec une association. Parce qu'ils ont eu des problèmes avec.*

Sébastien : *On a d'autres idées pour après le séjour. On est quelques uns du quartier à vouloir faire cracher la ville. On va demander un local avec un ordinateur et un téléphone. Parce que pour une association il faut un endroit pour se retrouver.*

Michel : *Il faut reconnaître que l'animatrice nous a bien aidés. Il y avait la MJC où je pouvais téléphoner et le CIJ pour chercher de l'info sur minitel et catalogues. On pouvait y passer sans rendez-vous.*

Ils se définissent ici encore contre le monde des adultes mais déjà ils y cherchent leur place.

Ils se définissent ici encore contre le monde des adultes mais déjà ils y cherchent leur place au travers d'un local ou en ne se présentant pas au camping comme un groupe de jeunes. Et même s'ils manifestent encore des exigences impérieuses (le local, l'ordinateur, le téléphone), comprendre qu'un policier, un habitant ou un gérant de camping ont des logiques propres et tenter de s'y adapter, n'est-ce pas signifier que l'univers des adultes devient le leur ?

Autre exemple qui illustre la dépendance aux parents et aux professionnels, Najet et Samira, deux sœurs, vont se référer tout au long de l'entretien à l'animatrice. Ce lien personnalisé, jamais rapporté au dispositif, témoigne sans doute d'une démarche identificatoire à un personnage extra-familial, sachant que cette animatrice est originaire du Maghreb. L'accord de la mère pour le séjour est lié au fait qu'elle connaît l'animatrice. Toutes les démarches, le montage du dossier, la réservation d'un hébergement, le calcul de la distance et de la dépense en essence sont rapportés à la relation avec l'animatrice et non aux possibilités offertes par le dispositif. Et les deux jeunes filles déclareront en final leur fierté de réaliser ce départ. Leur fierté devant leur mère et l'animatrice.

Puérilités d'adolescentes attardées ? On en jugera autrement lorsqu'on saura que, toutes deux étudiantes, elles ont 18 et 20 ans, disposent d'une voiture personnelle mais doivent affronter les réticences d'un grand frère qui insiste sur le danger de ne partir qu'entre filles (la mère tranchera finalement : « *Tu les laisses.* ») et rappellera sa présence au cours du séjour par des coups de téléphone. C'est donc un processus d'émancipation culturelle que recouvre ce départ autonome en vacances. C'est une stratégie que développent ces deux jeunes filles en se référant à la professionnalité d'une adulte issue de leur communauté d'origine. C'est une nouvelle étape qu'elles franchissent dans une autonomisation développée au fil des années comme en témoigne leur statut d'étudiante et la

possession d'une voiture. On ne part pas de façon autonome en vacances à 18 et 20 ans lorsqu'on est une jeune fille d'origine maghrébine, si on n'a pas préparé cette manifestation d'indépendance au sein de la famille et pour partie avec son soutien.

La plupart des groupes interrogés ne dissimulent d'ailleurs pas leur étonnement amusé lorsqu'on semble considérer leur départ comme une grande première. Contrairement à certains présumés, le premier départ autonome ne représente pas une soudaine découverte pour les jeunes concernés. L'initiative du départ prise par les jeunes est plutôt le résultat d'une maturation, un aboutissement comme le disent certains d'entre eux. Ce qui n'empêche pas que les équipements de proximité jouent parfois un rôle important dans cette maturation et que le projet de départ soit une élaboration en aller/retour entre les professionnels et les jeunes comme en témoignent certains.

Une consécration plus qu'une initiation ?

Pour ce groupe de huit filles de la banlieue parisienne, le départ en vacances apparaît comme une consécration avant que la vie adulte ne les disperse.

« Cela faisait des années qu'on voulait partir ensemble et c'était la première fois qu'on se retrouvait toutes libres au mois d'août... On est heureuses de partir ensemble parce que c'est la première et peut-être la dernière fois. Après on risque d'être séparées par le travail. On voulait faire ça comme amies.

- C'est comme une consécration ?

- Oui. Après la vie va peut-être nous séparer. C'est l'occasion ou jamais. »

S'agit-il de faire le deuil d'une adolescence et d'une enfance passée ensemble, quelque chose comme une fête pour se souvenir, en réalisant un projet rêvé depuis des années ? Ce qui voudrait dire qu'après on sera adultes. Là serait l'initiation, non pas au sens d'apprendre mais de *passer de l'autre côté.*

UNE TRANSMISSION DE JEUNE A JEUNE

L'intégration sociale fonctionne beaucoup plus qu'on ne pourrait le penser entre jeunes eux-mêmes.

Ce départ autonome constitue d'autant moins une rupture, un saut dans le vide, qu'il est en fait l'objet d'une *transmission* entre jeunes d'une même génération. Non seulement le bouche à oreille apparaît comme le canal privilégié de l'information mais la plupart des groupes rencontrés sont constitués d'aînés et de cadets,¹⁸ qu'il s'agisse de liens d'amitié ou de famille. *« Mon copain et moi, on était les plus âgés. Pour nos frères, on remettait un petit peu sur les rails quand ... Il y a une hiérarchie familiale, mais sans plus. Il n'y avait pas d'ordre. »* Sollicités, ils ne se privent d'ailleurs pas de décliner

¹⁸ Avec des amplitudes d'âges qui peuvent aller de 16 à 24 ans ou seulement de 18 à 20 ans.

leurs conseils aux plus jeunes : limiter la taille du groupe, se connaître avant de partir, foncer, etc. Leurs multiples recommandations s'appuient sur des oublis - erreurs - négligences – galères – effectivement vécus, porteurs de leçons parce que d'abord vécus comme un désagrément, une humiliation, une déception. Ainsi que le dit l'un d'entre eux : « *Ca fait des souvenirs marrants à raconter, mais sur le coup on ne rit pas trop.* » Mais n'est-ce pas à ce prix qu'on peut ensuite être de ceux qui savent ?

Les jeunes interrogés sont conscients de se situer dans un processus temporel : d'abord protégés et initiés par des aînés, ensuite transmettant leur expérience dans le cadre d'un autre départ et enfin conseillant leurs cadets du quartier. Si le groupe est considéré comme un espace de convivialité exceptionnel le temps du séjour, il apparaît rarement sous la forme de la bande (*tous pour un à jamais*) mais bien plus dans son caractère transitoire. Tout centré qu'il soit sur son existence propre, son appartenance à *La jeunesse* (celle d'aujourd'hui, qui semble ignorer l'existence des précédentes et ne pas imaginer son remplacement par les suivantes), le groupe se vit comme un *passage*. Transmission de savoirs et de savoir-faire à partir d'expériences personnelles, ce qu'on s'apprend - qu'on apprend des autres puis qu'on apprend à d'autres – ce sont les usages sociaux. L'intégration sociale fonctionne beaucoup plus qu'on ne pourrait le penser entre jeunes eux-mêmes.¹⁹

ETRE CAPABLE DE

Un processus d'intégration qui passe aussi par l'acquisition de capacités.

Ce processus d'intégration passe entre autres par l'acquisition de capacités. *Etre capable de*, le terme revient souvent dans les entretiens et les professionnels soulignent également l'importance de ce thème. Mais comment devient-on *capable de*, c'est à dire comment apprend-on ?

- D'abord par imitation.

« *C'est l'animateur qui va téléphoner. Moi, je ne suis pas à l'aise. Je vais regarder comment il fait pour faire comme lui.* »

Rudimentaire ? Certainement dans la mesure où il s'agira d'abord de copier une conduite. Mais n'est-ce pas le même processus, plus élaboré parce qu'étalé

¹⁹ « *La transmission s'effectue aussi de plus en plus au travers de sociabilités juvéniles, entre pairs, et au travers des situations d'expérience dans lesquelles les jeunes se retrouvent, où ils construisent des compétences et des normes.* » Bernard Bier, *La transmission. Des pères aux pairs*, VEI enjeux – migrants formation, Centre National de Documentation Pédagogique.

dans le temps, que décrit ce jeune au travers de séjours de vacances encadrés :
« *On devait faire des démarches avec l'animateur pour apprendre à gérer le budget, comparer les prix, réserver.* »

- Puis progressivement en intégrant les démarches avant de... basculer.
« *C'était la première fois sans animateur. Une fausse première fois parce qu'on était déjà partis en participant à l'organisation, avec simplement un animateur qui nous accompagnait. Mais là on a tout pris en charge, l'appartement, l'itinéraire, la location de la voiture.* »

- Pour enfin devenir responsable... et libre.
« *On se sent des responsabilités. On en prend conscience pour soi-même et pour le groupe... On a éprouvé de la liberté. Personne ne nous rappelait les choses. On se donne alors les limites soi-même. J'avais jamais connu comme ça ce sentiment de liberté.* »

- Puis recommencer plus difficile.
« *Maintenant on va oser partir plus longtemps, avec des responsabilités plus lourdes. C'est au fur et à mesure qu'on se rend compte que ça apporte. Je me suis dit : c'est une étape de franchie. Je peux faire mieux maintenant. Je voudrais partir au Maroc avec trois copains. C'est la première fois qu'on ira sans les parents, pour découvrir le pays. Avec la famille on ne bouge pas.* »

« On a besoin de s'assumer tout seul. Sans les parents. Parce qu'on vit encore chez eux. »

La location d'un appartement ou d'une maison et le rapport aux tâches domestiques constituent un aspect singulier de cette prise de responsabilité. C'est l'occasion d'accomplir les actes de la vie quotidienne hors du regard parental, en quelque sorte comme de vrais adultes : « *On a besoin de s'assumer tout seul. Sans les parents. Parce qu'on vit encore chez eux.* » Ou encore « *On n'a jamais habité en maison, alors c'est le rêve de se sentir chez soi. On va pouvoir se rendre compte si on est capable d'être indépendantes. Il n'y aura pas d'adultes. Enfin, je veux dire en dehors de nous-mêmes.* » En quelque sorte : on a beau être des adultes, tant qu'il y a des adultes derrière nous... Ce qui ne sera pas le cas en vacances.

Certaines jeunes filles d'origine maghrébine manifestent toutefois une certaine ambivalence à l'égard de cette prise de responsabilité. Elles semblent en effet devoir assurer, le reste de l'année, un certain nombre de tâches ménagères et quelquefois la garde de frères et sœurs. On comprend alors que les vacances soient attendues comme un temps pour soi, au cours desquelles on pourra se laisser aller, s'amuser, dormir tard, s'offrir des rencontres... Ainsi certaines expriment vivement leur souhait de ne pas s'embarrasser de contraintes matérielles : « *On ne veut pas s'embêter à monter la tente et tout ça, faire la cuisine tous les jours. L'hôtel, c'est plus pratique !* » Elles ne cherchent pas l'aventure mais plutôt la libération des tâches dont elles se sentent prisonnières au long de l'année.

Mise à l'épreuve de ses capacités, ou libération des contraintes familiales, les vacances apparaissent donc comme un passage de la sécurité familiale à l'indépendance de l'âge adulte avec ses risques et responsabilités. Elles viennent confirmer une autonomie construite au fil de l'adolescence au travers d'une situation expérimentale *en réel*.

CONFIANCE PARENTALE

C'est la stabilité du dispositif et le contact direct avec les professionnels qui rassurent les familles d'origine étrangère.

Sans doute les parents sont-ils quelque peu inquiets. Sans doute certains doivent-ils se laisser convaincre. Mais dans le propos des jeunes interrogés, ils sont très majoritairement en accord avec ce départ autonome, voire ils l'encouragent.²⁰ Enfin, dans certains cas, compte tenu de son âge le jeune considère qu'il n'a plus à les consulter. Ainsi, Mourad, 22 ans, tout en vivant encore chez ses parents, déclare-t-il une complète autonomie « *Ca fait longtemps que je décide sans eux. Je suis majeur et vacciné.* » Cela n'empêche pourtant pas la force du lien « *Quand je pars, ma mère me dit : « Fais attention. » Ca recouvre tout : ne fume pas, ne bois pas, ne roule pas trop vite, les rapports avec une fille. Je ne fume pas, elle le saurait si je fumais. Quand j'ai envie de fumer ou autre chose, je pense à elle, c'est obligé, même si je fais ce que je veux maintenant.* »

L'autonomie des filles, on s'en doutera, n'est pas aussi aisée et l'inscription dans un dispositif d'aide au départ y contribue grandement. Faut-il supposer que l'officialité de l'instance municipale vient authentifier la majorité légale de la jeune : si la mairie l'aide, c'est qu'elle est vraiment adulte ? Il semble que la confiance placée dans le professionnel soit plus déterminante encore. On se souvient du rôle de l'animatrice dans la stratégie d'autonomisation de Najet et Samira.

²⁰ Ce n'est pas le cas des professionnels qui soulignent plus volontiers les inquiétudes ou réticences des parents. Sensibilité particulière à la responsabilité qu'ils prennent à l'égard des parents en favorisant un départ autonome ? Pourtant, la majorité des départs sont le fait de majeurs. Que recouvre alors cette inquiétude ?

L'observation est constante : les parents accordent leur confiance aux professionnels qu'ils ont eu l'occasion de rencontrer. Cette confiance se transfère ensuite au dispositif pourvu que ses personnels restent relativement stables. Ainsi qu'au jeune lui-même comme le note un animateur : « *Pour ceux qui sont partis plusieurs fois en départ encadré, la confiance des parents n'est plus dans le dispositif, elle est passée sur le jeune lui-même.* »

Peu d'équipements semblent avoir mis en place un dispositif conçu sur le mode d'une démarche d'autonomisation progressive :

- l'adolescent en groupe, accompagné sur place par des professionnels,
- l'adolescent en séjour autonome avec une préparation préalable conséquente et une forte implication des parents,
- le jeune adulte majeur en séjour autonome, sous sa propre responsabilité.

Ils ne peuvent imaginer ce que représente un séjour de vacances en France.

Ainsi qu'en témoigne l'extrait d'entretien en encadré, c'est la stabilité du dispositif et le contact direct avec les professionnels qui rassurent les familles d'origine étrangère. « *Mes parents ne sont jamais partis en France. Ils ne peuvent pas savoir.* » dit un jeune pour expliquer leurs réticences. Ils ne peuvent effectivement pas imaginer ce que représente un séjour de vacances en France et n'acceptent le départ de leurs enfants que s'ils se sentent en confiance avec des professionnels connus.

Des preuves qui font la différence

Nos parents n'étaient pas réticents pour ce départ. Ils avaient confiance à cause des camps encadrés quand j'étais plus jeune. Avant, ils étaient plus réticents pour qu'on sorte. Ils ne nous incitaient pas, par manque d'information. Mais ensuite il y a eu des animateurs et ça a créé un climat de confiance.

Il faut des animateurs qui restent un certain temps. Un jeune issu du quartier, on lui fait confiance plus vite. Ceux qui ne sont pas du quartier, quand on était petit, on les provoquait plus parce qu'ils ne nous connaissaient pas. On les poussait et ça cassait. Avec ceux du quartier, il y avait tout de suite le respect. Mais certains animateurs, qui n'étaient pas du quartier, se sont accrochés. Ils ont su nous attirer. Ils allaient voir les parents chez eux. Ils s'investissaient en dehors des heures de travail. Par exemple, quand ils nous ont emmenés un soir au match de foot à Lyon. Ce sont des preuves qui font la différence.

Cela s'appelle de la *délégation éducative*. Ce que pratiquent communément les parents d'origine française, de tous milieux. Les familles maghrébines n'ont pas nécessairement les rigidités qu'on leur suppose. Faut-il s'étonner qu'elles ne laissent pas partir leurs enfants dans un environnement dont elles ne maîtrisent ni les usages ni les normes morales ? N'est-ce pas justement assumer ses responsabilités éducatives que de les protéger et n'est-il pas naturel d'éprouver une certaine méfiance devant un environnement inconnu, *étranger* ?

EMANCIPATION

Les trajectoires d'émancipation que mettent en œuvre certaines jeunes filles d'origine maghrébine constituent un idéal-type.

Les familles d'origine étrangère, une fois en confiance, soutiennent donc l'autonomisation de leurs enfants. A cet égard, par leur détermination et le long terme de leur stratégie, les trajectoires d'émancipation que mettent en œuvre certaines jeunes filles d'origine maghrébine constituent un idéal-type.

Cette émancipation ne se réalise pas d'un coup autour du départ en vacances. Celui-ci constitue l'aboutissement d'un parcours parfois difficile à tracer. Un aboutissement provisoire dans certains cas, tant la prise d'autonomie semble encore conditionnelle. Ainsi, dans un entretien avec deux jeunes filles, émerge l'idée d'un droit au départ autonome acquis (fragilement) au prix des années pendant lesquelles elles se sont montrées « *digne de confiance* » : elles seront d'autant plus libres que dignes de confiance et plus dignes de confiance qu'elles se seront tenues hors du "*hlam*" (le péché), c'est à dire de la honte provoquée par les conduites interdites, particulièrement en matière de sexualité. L'effort fourni dans la scolarité viendra confirmer le mérite de la

conduite, mérite que récompensera la participation financière de la famille au départ.

Cette latitude concédée au travers du départ en vacances reste conditionnelle, soumise à un lien téléphonique au cours du séjour et à une destination qui permet à un membre de la famille éloignée d'assurer une surveillance épisodique. Et malgré les affirmations répétées qu'on « *leur fait confiance* », l'obligation de ce soumettre à une forme de contrôle imprègne le discours. Avec une ambivalence manifeste : d'un côté elles s'irritent des astreintes imposées, de l'autre elles jugent que de telles précautions « *sont normales* ». Revendiquer complètement une indépendance que devrait pourtant offrir la majorité atteinte en France, n'est-ce pas remettre en cause le bien fondé des règles en vigueur dans le milieu familial et donc l'environnement culturel d'une origine. Sur la joie du départ (« *Les vacances, c'est l'indépendance.* » proclament-elles.), qui semble signifier le droit de décider de sa vie, pèse encore le poids d'une condition à laquelle on continue d'appartenir. Avec cette difficulté, presque une déchirure, à envisager d'un jour se distancier d'une famille et de sa chaleur : « *Quand je devrai vivre seule, les bruits de la maison et les personnes me manqueront. Je partirai seulement quand j'aurais trouvé un mari.* »

C'est donc ici la rupture avec une enfance qui se joue et en même temps la nécessité de maintenir un lien avec l'origine, l'indépendance qui se gagne et la prise de distance avec une communauté²¹ dans laquelle on s'est construit une image de soi. La difficulté en l'occurrence, c'est que, devenir adulte dans le pays d'accueil, ce qui signifie quitter l'enfance, s'accompagne d'un partiel renoncement/abandon de la culture d'origine.

**Par
l'autonomisa-
tion progressive
des adolescents,
certains
dispositifs
ouvrent un
espace de
transformation
des conduites
dans
les familles
d'origine
étrangère.**

Certains professionnels issus de l'immigration soulignent combien le maintien des apparences est important dans la communauté maghrébine. C'est sans doute vrai de toute société qui conserve une codification des conduites fortement déterminée. C'est encore plus vrai de toute communauté transposée dans un environnement inconnu, plus ou moins ressenti comme menaçant le maintien des coutumes propres. Et, à ce titre, nos sociétés occidentales sont particulièrement menaçantes du fait de leur pluralité de mœurs. Tolérant de la différence en leur sein même, elles offrent la perspective d'une relativité des mœurs qui fragilise les références issues de la tradition, ciment de la cohésion communautaire. Il ne faut pas déchoir devant l'étranger comme, dans une famille, il ne faut pas montrer à l'extérieur les

²¹ La notion de communauté ne doit pas être exclusivement rattachée au milieu d'origine étrangère. Les jeunes d'origine française appartiennent tout autant à une communauté d'origine. Sans doute avons-nous tendance à accentuer les traits de la culture maghrébine parce que nous la considérons dans son étrangeté et à minorer la force des injonctions et habitudes de la culture occidentale parce que nous y sommes immergés.

dissensions internes et les conduites réprouvées.

Or, par l'autonomisation progressive des adolescents, certains dispositifs ouvrent un espace de transformation des conduites dans les familles d'origine étrangère. Et cette transformation est initiée par des membres issus de leur communauté. C'est d'ailleurs parce qu'ils en sont les acteurs que l'ouverture à d'autres pratiques est acceptée par les parents.

Ainsi en est-il d'un dispositif qui propose des camps encadrés avec de jeunes adolescents puis les renouvelle au fil de l'âge. La mixité de ces camps est acceptée par les familles même pour des adolescents de 15 à 18 ans parce qu'elles connaissent les animateurs qui les encadrent et que certains d'entre eux sont issus du quartier et *honorablement connus*. C'est donc un processus de délégation de responsabilité qui s'appuie sur la réputation de l'animateur. Deux exemples montrent d'ailleurs que cette confiance est fondée : dans le premier, au cours d'un camp encadré, une jeune fille vient demander à un animateur si elle peut boire de l'alcool à l'occasion de son anniversaire. Il suffit à ce dernier de marquer sa désapprobation pour qu'elle renonce ; dans le second exemple, trois jeunes filles en séjour autonome confient au retour qu'elles auraient apprécié la présence d'un animateur pour empêcher qu'elles soient *accrochées* par des garçons, avouant en final qu'elles s'étaient peut-être prêtées au jeu. Cela illustre le rôle d'encadrement moral attendu de l'animateur... par les jeunes eux-mêmes.

Lorsqu'ils partent en vacances autonome, la confiance des parents s'est transposée du dispositif au jeune lui-même.

Lorsque les adolescents, devenus de jeunes adultes, continuent de partir dans le cadre du dispositif mais cette fois de façon autonome, la confiance s'est non seulement transposée sur le dispositif comme on l'a dit plus haut (les animateurs savent ce qu'ils font) mais sur les jeunes eux-mêmes (au cours des camps encadrés, ils ont montré leur sérieux). Et l'on est surpris de constater un certain nombre de départs autonomes mixtes. Sans doute déclarent-ils partir *en copains* et prolongent-ils ainsi des relations de type *frères et sœurs* entretenues le reste de l'année. On mesure tout de même l'évolution que cela suppose chez les parents. Evolution confirmée par d'autres événements au sein du quartier comme en témoigne ce propos d'un jeune : « *Certaines activités ont facilité ça aussi. Des fêtes de quartiers par exemple. Les familles viennent, les filles dansent avec les garçons. On*

*ne voyait pas ça dans le quartier avant.
Aujourd'hui, ça ne gêne plus les familles. »*

Rien n'indique d'ailleurs qu'en échappant à toute surveillance dans le cadre des départs autonomes les jeunes tentent de transgresser les exigences de la morale familiale. Cette morale, ils l'ont sans doute plus ou moins intégrée et, s'ils la jugent désormais avec une distance critique, ils souhaitent en même temps la reconstruire pour eux-mêmes comme on le voit dans l'exemple qui suit.

Aïcha, 23 ans, est partie une semaine en août avec une amie et un copain, Abdel, qu'elles connaissaient un peu.

« Je pense que mes parents ne cherchent pas trop à savoir. On ne dit pas tout car ça pourrait être négatif. Si on leur disait la vérité, ils ne nous autorise-raient pas. »

Depuis l'âge de 18 ans, je suis dans l'animation. J'essaye d'en faire un métier. Mes parents m'encouragent en me disant : tu aimes les enfants. Mais c'est moi qui ait décidé de passer mon BAFA. L'idée que j'allais partir en stage pendant huit jours, c'était dur pour mon père. C'était une coupure de la famille. J'ai fait le BAFA parce que je voulais payer mon permis. Ce que j'aime dans l'animation, c'est qu'on bouge beaucoup, qu'on fait de sorties, qu'on en fait sortir d'autres.

Avant de partir, Abdel avait peur. Mais il aime découvrir des choses et c'est quelqu'un de bien. Il pensait pas que ça allait si bien se passer. Un mec avec des filles, il appréhendait. Le contexte du quartier, c'est les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Quand il y a un frère et une sœur dans la même structure, le grand frère dit à sa sœur : je ne crois pas que tu aies quelque chose à faire ici, retourne à la maison. Même si les parents sont d'accord pour que la fille y aille. Il veut faire voir qu'il est le plus fort. C'est souvent quelques garçons qui influencent les autres.

Je suis partie avec ma copine et Abdel quand mes parents étaient au pays. Je n'ai pas eu à leur dire. Je pense qu'ils ne cherchent pas trop à savoir. On ne dit pas tout car ça pourrait être négatif. Ils ne savent pas qu'on va découcher. Si on leur disait la vérité, ils ne nous autoriseraient pas. En fait ils acceptent que je parte en tant qu'animatrice avec des garçons animateurs pour encadrer un camp. Ils n'imaginent pas qu'il se passera quelque chose parce que c'est professionnel. Mais ils n'accepteraient pas que je parte en vacances avec eux. Si on veut partir en dehors du travail, on dira aux parents qu'on sort entre filles et il y aura des garçons, mais sans qu'on le dise.

Quand les parents sont partis, on se croit tout permis, mais dans les limites du raisonnable. Je pourrais faire la fête, inviter des copains et des copines chez moi, sauter sur tout ce qui est illicite, prendre de l'alcool. Mais je ne le fais pas. On est responsable de soi-même quand on est libre, sans

les parents. Je me dis : on va tout faire, mais je ne vais pas faire n'importe quoi. Même si je fréquente des garçons depuis longtemps.

Aïcha évoque alors l'exigence de virginité avant le mariage, en indiquant à mots couverts que, pour elle, cela relève de l'ancienne morale mais en critiquant aussi les parents qui laissent tout faire, qui n'ont pas transmis une certaine morale par leur conduite depuis le plus jeune âge de leurs enfants. Et elle dit : « *On ne sait pas ce qu'il faut faire et ne pas faire.* »

Son ambivalence est particulièrement éclairée par le double propos qu'elle tient :

- sur l'exigence éducative que doivent tenir des parents : « *S'ils laissent trop de liberté à leurs enfant, ils découchent jusque tard dans la nuit et fréquentent n'importe qui. Il faut trouver un juste milieu.* »

- et sur la liberté qu'elle laissera à ses propres enfants : « *Je ne mettrai pas de frein. Il y a des risques partout, au collège, dans la rue, dans les loisirs. Il faut s'appuyer sur la confiance.* »

Il y a ce avec quoi il faut faire *aujourd'hui*, et ce qu'elle fera dans sa propre famille *demain*.

« On se croit tout permis, mais dans les limites du raisonnable

...
On est responsable de soi-même. »

Dans cet entre deux, Aïcha construit une stratégie : le BAFA, le permis, l'animation pour *faire des sorties*. Le dispositif d'animation sur le quartier lui est apparu comme une opportunité pour soutenir sa démarche d'émancipation et c'est à travers cette professionnalité qu'elle en a posé les étapes. Comme si, pour pouvoir être femme, reconnue dans l'exercice de sa sexualité, et non pas passer du statut de jeune fille à celui, immédiat, de mère (acquérir un statut social par la maternité), une jeune maghrébine devait d'abord acquérir un statut professionnel, ce qui constitue aujourd'hui l'autre facette de la liberté féminine.

Sous-jacente, on devine l'ambiguïté parentale : ils tolèrent les relations mixtes si elles sont professionnelles mais pas si elles sont personnelles. C'est difficilement qu'on les imagine dupes. Ou alors ils s'accordent une rassurante duperie. Cela vient confirmer le propos de plusieurs jeunes (tant garçons que filles) : on ne dit pas ouvertement ce qu'on fait, non par tromperie mais par respect des parents, à la fois le respect de leur morale²² et de leur sensibilité qu'on ne veut pas blesser, pour ne pas jeter à bas leurs illusions. Quant aux parents, ils ne cherchent pas à en savoir trop, partagés qu'ils sont entre leur culture d'origine, qui reste leur culture, et cette culture occidentale qui, ils le savent bien, devient celle de leurs enfants. Entremêlement de la confiance accordée et de ce fragile silence qu'il faut préserver pour ne pas rompre l'affection.

²² Leur morale et non leur contrainte, car n'est jamais évoquée la crainte qu'ils inspirent mais la blessure qu'on leur ferait et la honte qu'on en ressentirait.

Et lorsque Aïcha rejette l'exigence de virginité avant le mariage, sans savoir qu'elle autre limite se fixer, elle est dans ce passage qu'elle a souhaité, qu'elle a construit, étape après étape, avec maintenant cette interrogation décisive qu'elle devra trancher seule. « *On se croit tout permis, mais dans les limites du raisonnable.* » Tout est dans cette phrase, à la fois la soif de liberté et le caractère raisonné de la prise d'indépendance, fondée sur la chaleur, la densité d'une histoire familiale, conservant une image de soi qui s'interdit une conduite indigne de sa propre exigence. « *On est responsable de soi-même.* »

Conclusion

En soutenant leur départ autonome, les dispositifs participent aux mécanismes d'intégration sociale.

Insolence ou docilité, inquiétude ou assurance, puérilité et stratégie d'émancipation, transmission et exploit, s'il fallait se convaincre de l'intérêt des dispositifs d'aide au départ en vacances, la richesse des rôles joués par les jeunes aux entretiens, la multiplicité des registres que recouvrent leurs récits, tout témoigne de la puissance que cet événement représente pour eux. Un événement au travers duquel ils jouent leur entrée en société, la démonstration de leurs capacités, la recherche, au sein d'un groupe d'âge, de leur individualité.

Importance de la pérennité car l'offre n'est véritablement saisie par un nombre significatif de jeunes que lorsqu'elle est familiarisée par le bouche à oreille.

En les soutenant, les dispositifs d'aide au départ autonome en vacances participent aux mécanismes d'intégration sociale. Les propos tenus par les jeunes manifestent avec force combien leur est ainsi offert l'opportunité de *prendre place* dans notre société et de s'y sentir reconnu, à l'égal de tous, en droit et en capacité de participer à l'une des situations aujourd'hui les plus valorisées du bonheur de vivre et de l'accomplissement de soi. C'est vrai pour tous les jeunes, cela l'est peut-être encore plus pour les jeunes d'origine étrangère qui se saisissent de cette occasion pour aménager leurs pratiques relationnelles aux codes sociaux en vigueur et pour faire évoluer les modes de vie au sein de leur communauté d'origine sans provoquer de rupture générative.

Il faut à cet égard souligner l'importance de la pérennité et de la progressivité de ces dispositifs.

Importance de la pérennité car l'offre n'est véritablement saisie par un nombre significatif de jeunes que lorsqu'elle est *familiarisée* par le bouche à oreille. Cette montée en charge prend du temps, d'autant que le dispositif doit se roder dans ses modalités, s'ajuster dans ses critères d'attribution, en un mot *se penser* (cerner sa visée et ses effets) au fil de l'expérimentation. Et si son intérêt n'apparaît aux jeunes qu'au travers de ce qu'ils s'en transmettent les uns aux autres, la confiance des

familles ne se gagne, elle, que par le sérieux dont témoignent la stabilité des professionnels et la permanence des modalités de la prestation.

Importance de la progressivité parce que c'est d'abord au travers des séjours encadrés que les parents accordent leur confiance aux professionnels.

Importance de la progressivité parce que c'est d'abord au travers des séjours encadrés que les parents accordent leur confiance aux professionnels et la *transfèrent ensuite à leurs enfants* lorsque ceux-ci souhaitent partir de façon autonome. Ce dont témoignent en outre les jeunes qui sont passés par ces dispositifs, c'est qu'ils y ont construit leur autonomie au travers des responsabilités qu'on leur a confiées et qu'ils ont trouvé chez les professionnels encadrants des références auxquelles ils font appel par la suite. C'est tout simplement ce qu'on appelle de l'accompagnement éducatif.

Il y a du compagnonnage dans cette sociabilité entre pairs.

Enfin, a contrario du discours dramatisé sur la perte du lien social, ce qu'on rencontre ici c'est une densité relationnelle insoupçonnée. Relations entre les professionnels et les jeunes, entre les professionnels et le quartier, entre les jeunes et leurs parents, entre les collatéraux, les amis d'enfance et les copains de collège ou de lycée, une sociabilité intense caractérise les récits. Si la solidarité déclarée au sein du groupe a été longuement commentée, il faut aussi souligner la vitalité des rapports de transmission. Recommandations préalables au départ, présence des aînés auprès des cadets, bouche à oreille autour des destinations, la transmission ne se fait pas seulement des professionnels aux jeunes mais des anciens aux nouveaux venus, des jeunes adultes aux presque majeurs. Il y a du *compagnonnage* dans cette sociabilité entre pairs.

C'est dans le soutien de ce lien social que se construisent les solidarités de demain et la cohésion d'une société. Faut-il justifier autrement une politique de la jeunesse ?

Annexe

Les entretiens réalisés avec les jeunes étaient de type semi-directif à partir de quelques thèmes généraux (préparation du départ, activités envisagées, modalités de la vie en groupe, inquiétudes et motivations). A l'origine nous souhaitions interroger les jeunes avant et après leur séjour pour comparer leurs sentiments respectifs. Mais, d'une part certaines rencontres initiales ont parfois été *attrapées au vol*, sans susciter un intérêt qui autorise un second entretien et, d'autre part, même lorsque les choses semblaient bien engagées, il s'est souvent avéré difficile de concrétiser une seconde rencontre, nombre des jeunes concernés ayant de *bonnes raisons* de ne pas honorer le rendez-vous convenu.

C'est sans doute là une des principales caractéristiques du public étudié, que nous avaient d'ailleurs annoncée les professionnels responsables des dispositifs : sa volatilité.

Inutile de s'en désoler. D'autres modalités d'enquête sont peut-être à imaginer. Mais la difficulté à capter ce public est une constante relevée dans les travaux le concernant. Sur le thème des vacances, il n'est d'ailleurs pas certain que les publics d'un autre âge soient plus mobilisables, tout au moins à partir des équipements de loisirs, à moins que ceux-ci constituent des centres d'intérêt privilégiés, ce qui réduit alors la représentativité à un échantillon d'adeptes réguliers.

Il serait par ailleurs erroné d'en conclure que ce public ne répond aux sollicitations que lorsqu'il y voit son intérêt immédiat (en particulier financier) et qu'il se montre peu reconnaissant pour l'aide apportée. Bien plutôt sans doute, la prestation²³ offerte constitue un moment de leur vie, après et avant d'autres, ce qui, somme toute, témoigne d'une indépendance. Comme dit un acteur de terrain de façon lapidaire : « *On n'arrive pas à les retrouver car ils sont déjà dans autre chose.* » En effet, si professionnels et chercheurs centrent (momentanément d'ailleurs) leur intérêt sur cette prestation, les jeunes investissent d'abord leur itinéraire de vie, sans s'arrêter à un événement auquel on a peut-être contribué mais qu'ils ont vécu selon la définition que donne Joffre Dumazedier²⁴ du loisir, c'est à dire comme *une disponibilité à soi-même*.

Le contact avec les jeunes était établi à partir des dispositifs d'aide au départ par le biais des professionnels. Dans certains cas ceux-ci étaient présents lors de l'entretien.

Sans prétendre à la représentativité, compte tenu de l'étroitesse de l'échantillon interrogé, la diversité des situations que nous avons rencontrées semble indiquer que les observations concernent un panel large et non un type spécifique de public. A ce titre il faut esquisser une catégorisation des dispositifs et des modalités relationnelles qu'ils entretiennent avec leurs publics.

Ces dispositifs se caractérisent :

- soit par une prestation sans rendu particulier, avec un simple examen de la viabilité du séjour envisagé,
- soit par une prestation conditionnée à une définition en terme de projet et à un accompagnement préparatoire,
- soit par une prestation sans rendu particulier mais consécutive à un travail de proximité dans un quartier et donc à une forme de suivi des jeunes au travers d'autres prestations.

Dans le premier cas, rien n'attache le jeune qui a bénéficié de la prestation à l'équipement qui la lui a délivrée. Il n'a aucune raison de reprendre contact et les invitations à un bilan, à un pot de retour, à un entretien, n'ont pas plus de sens pour lui que la convocation à l'assemblée générale d'un club sportif dont on se contente d'utiliser les équipements.

²³ Par prestation on entend aussi bien le prêt de matériel, la délivrance d'informations et de conseils, la mise à disposition de médias, que l'attribution d'une aide financière.

²⁴ *Sociologie empirique du loisir*, Seuil, Collection sociologie, Paris, 1974.

Dans le second cas, une visée éducative explicite caractérise la prestation délivrée. Le jeune doit *bâtir son projet*, fournir des justificatifs, échanger avec des professionnels. Le séjour de vacances n'a pas seulement valeur en soi mais aussi (et peut-être plus dans l'esprit des organisateurs) en ce qu'il lui permet d'apprendre (à *s'organiser*, à *prévoir*, à *entrer en relation*, etc). Au cours de l'entretien, il peut manifester une relative conformité au discours professionnel. Impossible en outre de savoir si une certaine *immaturité* dans les relations sociales est à l'origine du rapport de dépendance qu'il semble parfois entretenir avec l'équipement ou si les modalités de la prestation induisent une telle attitude.

Dans le troisième cas de figure, la prestation ne relève pas d'une visée éducative explicite, mais l'équipement qui la délivre entretient avec les habitants d'un quartier un lien relativement serré au travers d'autres prestations (centre de loisirs, fêtes, voyages et spectacles, groupes d'activité pour adultes, séjours accompagnés pour adolescents). La rencontre entre professionnels et jeunes autour du départ autonome en vacances n'est donc pas isolée. Les entretiens font parfois apparaître que le jeune construit un itinéraire d'une prestation à l'autre, que l'équipement socioculturel de proximité, comme l'école ou le groupe de copains, est un vecteur de son émancipation de la tutelle familiale et de son entrée dans l'univers adulte.

La question qui se trouve posée est donc celle du rapport entre :

- les modalités de la prestation délivrée et donc ce qui la motive (permettre un départ en vacances, favoriser l'autonomie, soutenir du lien social),
- et des types supposés de publics (jeunes adultes autonomes, jeunes qui s'émancipent de la tutelle parentale, jeunes en difficulté...).

La distinction entre différents types de publics a-t-elle une pertinence ou n'est-elle pas induite par l'intention qui motive la prestation offerte et dont les modalités conditionneraient pour partie les comportements ? La question mériterait d'être approfondie comme en témoigne ci-dessous la relative perplexité exprimée par les professionnels dans le cadre des ateliers de Vacances Ouvertes.

« *On finit par les éloigner au travers d'un certain nombre d'attentes et d'exigences.* »

« *Certains jeunes vont rentrer dans les clous, s'adapter à ce qu'on leur suggère. Et les autres ?* »

« *Si les jeunes viennent chercher de la reconnaissance et pas seulement de l'argent, ça explique pourquoi les étudiants ne viennent pas, car eux se sentent déjà reconnus par leur statut.* »

« *Dès qu'ils ont un peu d'argent, les jeunes préfèrent se passer du dispositif. Ils ne veulent pas se prendre la tête avec la préparation de projets.* »